

FEUILLETON.

SIX MOIS D'INDEPENDANCE.

CHAPITRE II.

LES TYRANS D'UN HOMME LIBRE.

(Suite et fin.)

Sa vie s'employait toute entière à la solution d'un problème difficile : satisfaire de nombreux goûts de dépense avec un revenu plus que modique ; et le généreux abandon fait à Emile par M. d'Héricourt lui apparut tout à coup comme une formule algébrique propre à faciliter ses calculs.

Sa famille se composait d'une mère dont le caractère était faible et l'esprit nul ; plus, une sœur coquette et jolie qui, même pendant la durée d'un plaisir, songeait avec un regret dévorant au plaisir qui lui échappait. Charles se dit que mieux valait un beau-frère avec quatre cent mille francs, que l'espérance lointaine de la maison plus brillante d'un ami.

Son plan fut bientôt arrêté, et sa sœur se promit de le seconder de tout son pouvoir. Il emploia toute son adresse à entretenir une sorte d'aigreur entre Emile et sa cousine, et Mlle d'Alby, stimulée par l'espérance d'un mariage avantageux, déploya tout son génie dans la manœuvre adroite dont elle manœuvra pour se trouver sans cesse sur les pas d'Emile.

Un soir enfin, Gertrude d'Alby murmura si tendrement un nocturne à deux voix qu'elle chantait avec Emile, elle accompagna un morceau de violon avec une intention si évidente de le laisser briller à ses dépens ; la mère fut si sottement empressée et affectueuse, que tout à coup Emile, averti du danger par sa propre faiblesse, comprit que la suite était sa meilleure ressource, et il annonça sans affectation son départ pour le lendemain.

Gertrude pâlit et sembla se soulever avec effort pour regagner, dans un coin du salon, un groupe de jeunes personnes où bientôt l'effroi se manifesta : Mlle d'Alby venait de s'évanouir. Emile, troublé par les pensées qui venaient l'assaillir, s'esqua dès qu'il le put décentement, et la nuit il rêva que, métamorphosé en cheval sauvage, il franchissait avec rapidité de vastes steppes sans limites.

Il jouissait avec orgueil de sa liberté ; le vent se jouait dans sa crinière ; il aspirait avec délices le parfum des hautes herbes que froissaient ses pieds agiles ; tout à coup un ennemi invisible lance sur lui le fatal lacet ; vainement il se débat contre les nœuds multipliés dont il se sent enveloppé ; un dernier et terrible effort va terminer sa vie ou rompre ses liens !... il se réveille tout haletant..., et voit avec stupéfaction, devant son lit, Charles d'Alby qui se précipite dans ses bras.

—Qu'est-il arrivé ? s'écrie Emile effrayé.

—Il est arrivé ! répond Charles avec un accent guttural ; ce que j'aurais dû prévoir depuis longtemps !... J'ai eu à soutenir d'horribles combats entre une délicatesse peut-être exagérée et mes affections les plus chères ; maintenant le silence me paraît coupable, lorsque d'ailleurs il n'est plus commandé par les mêmes motifs.

Ici Charles s'arrêta par un artifice oratoire, s'assit d'un air sombre près d'Emile, qui l'écoutait avec anxiété, la tête appuyée sur sa main ; puis ces mots semblaient s'échapper péniblement du fond de sa poitrine :

—Ma sœur t'aime... Je me confie à l'honneur d'un ami...

Le pauvre Emile ouvrit trois fois la bouche : aucun son ne sortit.

—Ne me réponds pas, s'écria habilement son interlocuteur, je ne veux pas profiter de l'émotion..., de l'entraînement du moment ; mais suspend ton départ ; voyons-nous souvent ; étudie le caractère de ma sœur, et si tu crois pouvoir lui confier ton honneur... (Ici sa voix s'at-

tendrit,) songe à tout celui que j'éprouverai de pouvoir joindre le dévouement d'un frère à l'affection d'un ami.

En finissant ces mots, il serra convulsivement la main qu'il tenait dans les siennes, et sortit.

Emile, écrasé sous le poids de cette confidence, et convaincu, comme l'ont assuré tous les habiles physiologistes, que la position horizontale est celle qui convient le mieux dans les grandes crises de l'âme, rejeta sa couverture sur sa tête. Bientôt son imagination lui rendit le service de faire désirer successivement dans cette manière de chambre noire, son oncle, un contrat à la main ; sa cousine levant vers lui ses beaux yeux adoucis : le Vésuve, dont la fumée argente montait en colonne vaporose et diaphane vers un ciel d'azur qui se répétait dans le miroir d'une mer unie et calme ; le Colysée retrouvant à la clarté douce et incertaine de la lune ses antiques splendeurs ; la place Saint-Marc et les gondoles silencieuses. Puis, toutes ces images pâissaient, s'effaçaient peu à peu, et des contours plus vifs, plus arrêtés, retrachaient les traits de Gertrude animés par l'espérance et la joie ; un doux regard cherchait son regard ; une voix émue répondait à la sienne ; lorsque tout à coup ces beaux yeux se fermèrent, les lèvres qui laissaient échapper des sons si harmonieux se décolorèrent, les longues tresses entrelacées de fleurs se détachent et tombent en désordre sur des épaules qui s'affaissent...

—C'est à devenir fou ! s'écrie Emile en se précipitant au milieu de la chambre.

CHAPITRE III.

LE PLAISIR ET LE BONHEUR.

Emile employa une partie de la journée à délibérer sur ce qu'il voulait faire, et, comme tous ceux qui ont la prétention de se diriger par leur propre impulsion, il finit par prendre le parti vers lequel il se sentait le moins entraîné. L'humanité, la politesse même ne lui prescrivaient-elles pas d'aller chez Mme d'Alby ? il céda à ces considérations secondaires.

Gertrude parut troublée à son aspect ; et sa rougeur, son apparente confusion lui donnèrent des grâces nouvelles auxquelles l'amour-propre flatté prêta tant de forces, que le pauvre Emile, à la fin de la soirée, parlait du voyage d'Italie comme d'un projet vague et lointain.

Charles, satisfait de ce premier succès, ne fit aucune allusion à la scène du matin, et se contenta de ne pas quitter son ami d'une minute. Mais lorsque, livré à lui-même dans la solitude de son appartement, Emile vit les fenêtres de Marie ; lorsque, mettant sa dignité à couvert derrière son rideau, il suivit de l'œil l'ombre légère qui se dessinait sur celui de sa cousine, alors le remords le saisit. Un sentiment sincère l'éclaira sur sa propre faiblesse, et lui fit entrevoir le piège tendu à sa vanité ; mais au lieu de comprendre qu'il userait bien plus victorieusement de sa volonté en avouant ses torts qu'en les prolongeant, il recula avec effroi devant cette prétendue dégradation. Enfin, après de longues méditations, il crut trouver un admirable moyen terme.

M. d'Héricourt, enveloppé dans une robe de chambre de molleton, lisait son journal, les pieds sur les chenets, et à demi englouti dans son grand fauteuil à roulettes, lorsque Emile, entrant avec impétuosité, lui demanda son entremise auprès de sa cousine. L'oncle écouta avec beaucoup de froideur le récit animé de griefs qui lui sont forts connus, et posant ses lourdes sur la cheminée :

—Mon cher enfant, dit-il doucement, lorsque j'ai abdiqué toute espèce d'influence sur toi, c'était, tu t'en souviens et je t'en ai averti, pour jouir aussi de mon indépendance, vivre à ma guise, et ne plus m'embarrasser l'esprit de tous les petits incidents qui fourmillent dans la vie d'un jeune homme. Il y a de ce marché à peine huit jours, et déjà, manquant à l'une des clauses, tu veux que j'intervienne dans tes querelles d'amour ! Je ne suis plus ton guide, tu n'as pas besoin de conseiller ; et quant au rôle de confident, je ne puis l'accepter. Arrange

tes affaires toi-même ; et, dût le résultat être peu favorable, tu auras toujours l'immense avantage d'exercer ta volonté, cette noble faculté de l'homme libre... Maintenant, permets-moi d'achever mon journal.

Emile, un peu confus, n'osa pas insister, et rentrant chez lui dans un transport de colère qui n'attendait pour éclater que l'absence de témoins, il arpenta sa chambre à grands pas. Cette marche précipitée lui fit heurter sa malle ouverte dans un coin, et attendant le terme de ses irrésolutions. Ce fut pour lui ce qu'est la lumière soudaine d'un phare pour le pilote incertain et perdu dans l'obscurité, près d'une côte semée d'écueils. Il sonne vivement, se met avec ardeur à rassembler tout son bagage de voyageur, et espère à force de diligence échapper à la surveillance de Charles d'Alby ; mais Albert de Bertouville entra subitement :

—J'allais m'excuser de venir te déranger si matin, mon cher Emile ; mais je vois que je n'avais en effet pas un moment à perdre. J'ai appris que tu projetais un voyage en Italie, et je suis venu te prier de changer quelque chose à ton itinéraire. J'ai reçu l'ordre de me rendre prochainement à Pétersbourg, et je serais heureux de voyager avec toi.

—Mais, mon cher ami, tu me proposes un singulier moyen de voir l'Italie ?

—Que t'importe ? libre comme tu l'es, tu voyages pour ton instruction et pour ton plaisir ? Eh bien ! étudier le Nord ou le Midi, n'est-ce pas le même résultat ? et je me flatte qu'une association avec un ami te sera plus agréable qu'une excursion solitaire, dans laquelle tu n'auras personne qui partage tes sensations, écoute tes remarques ; l'admiration a besoin de s'exhaler, sinon elle se refroidit et s'éteint. Puis une idée jaillit d'une autre idée, comme l'étoile sort du caillou sous le fer qui le frappe. Ton voyage, terne, languissant, sera sans aucun fruit.

—Mais, mon cher, enfin, j'aime les arts, tu le sais, et un voyage en Italie...

—Allons donc, routine que tout cela !... Les arts..., l'Italie, sont des mots qu'on a coutume d'atteler ensemble ; mais n'est-il pas mille fois plus piquant pour un amateur éclairer des arts d'aller observer leur progression vers le Nord, quo leur décroissance dans le midi ?

—Mais le climat ?...

—Ah ! j'étais sûr que tu allais me jeter le ciel bleu à la tête ! Mon cher ami, tout le monde a vu le soleil ; moi, j'en ai la satiété du soleil ! Mais traverser ces belles forêts de pins qui semblent ne devoir jamais secouer leurs blanches chevelures de frimas ; mais parcourir avec la rapidité de la pensée ces larges routes silencieuses et glacées qui conduisent à la ville des géants, voilà de grands et magiques spectacles ; voilà ce qui doit causer des émotions neuves et profondes. D'ailleurs l'amitié, dis-moi, n'a-t-elle pas quelques droits ? Et ne peux-tu, pour me causer une grande joie, substituer une fantaisie à une autre fantaisie ? Car si j'allais au Midi, le mérite eût été grand de m'accorder la permission de faire suivre à ma voiture l'ornière de la tienne ?... Un dernier mot, je te l'insis le matinée pour réfléchir ; ce soir, ton consentement, ou brouilles pour la vie... .

Albert sortit avec vivacité, et Emile l'avait à peine perdu de vue qu'il courut à son antichambre.

—Jo n'y suis pour personne, cria-t-il de toute la force de ses poumons, sans exception... entendez-vous.

Et deux bons verroux tirés sur lui augmentant sa sécurité, il se mit à réfléchir avec calme à sa situation. Tout à coup, une idée nouvelle illumine son esprit.

—Comment n'avais-je pas songé plus tôt à cette excellente ressource ? se dit-il joyeusement. Je me sauve dans ma terre ! je vais savourer le charme de la propriété et les plaisirs de la campagne pendant ce reste d'automne. D'ailleurs, il était messéant de montrer tant d'indifférence pour le beau présent de mon oncle. Je vais prendre possession ; la chasse, la pêche, les soins à donner à mon domaine rempliront délicieusement mes journées, et j'échapperai ainsi à la sollicitude trop empressée de mes amis ; car